

MICHEL DE GHELDERODE

L'HISTOIRE COMIQUE DE

Keizer Karel

TELLE QUE LA PERPETUERENT JUSQU'A NOS JOURS LES
GENS DE BRABANT ET DE FLANDRE • TEXTE INTEGRAL
ET DEFINITIF. MIS EN IMAGES PAR ALBERT DAENENS

• A L'ENSEIGNE DU CARREFOUR. AU CENT SOIXANTE-
QUATRE DE LA RUE DE L'INTENDANT. A BRUXELLES
• AN DU SEIGNEUR MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS.



D'un fou
qui se croyait
Empereur...

Dans le pittoresque et vivant quartier qui entoure la Boucherie, à Anvers, vivait un fou nommé Cattor. Le nez long, le crâne ras et la bouche circonflexe, il se promenait par les rues, non sans majesté, affublé d'un manteau effiloché au travers duquel on pouvait voir les planètes, et d'une couronne de fer-blanc posée sur son chef en cône. Les gens pouffaient de rire à le voir déambuler

plus fier qu'un grand d'Espagne. Et sans nulle tendresse, une bande de méchants drilles, parfois, s'improvisait en escorte pompeuse, et le conduisait de taverne en cabaret, l'asseyant pour finir à cheval sur une tonne, tel qu'on peint Gambrinus. Et Cattor se croyait réellement empereur, car c'était là sa douce folie. Cependant, autant qu'un monarque, le fou avait ses déboires. Il ne se passait de jour sans que Dwaze-Mie, sa femme, le rossât jusqu'au violet, à coups de balai, pour le rappeler à la raison. On voyait alors Cattor qui s'enfuyait à grandes enjambées en se tenant les fesses. Mais plus Dwaze-Mie tapait sur l'échine de son homme, plus ce dernier gagnait en folie. Car il est dit, en effet, qu'il n'y a que femme pour mener les choses de mal en pis ! Les gens du quartier ne prenaient même plus Cattor en pitié, tant étaient fréquentes les distributions du balai. Et d'ailleurs plus d'un en recevait autant qui ne se prétendait pas empereur.

Or, il advint que Keizer Karel s'aventura vers l'Escaut magnifique. Il allait, étourdi par les rumeurs et les appels marchands, quand au tournant d'une ruelle, il vit accourir le fou poussant de longs cris aigus, non moins que chatte en amour. Keizer Karel primement se mit à rire devant la contenance du drôle, mais considérant son désespoir, il fut pris de réelle bonté. Et il dit : — « Que

t'arrive-t-il ?... Les gens du guet sont-ils à tes trousses ?... ». Cattor se dressa, prit un maintien d'archevêque et considéra son interlocuteur de très haut :

— « Non ! bourgeois... Ma garde me reste fidèle, bien que coutumièrement elle s'enivre au lieu de me défendre !... ». Comme Keizer Karel écarquillait les yeux, le fou poursuivit avec emphase : — « Je suis Empereur, et puis te dire combien est dure la destinée des grands de ce monde !... ». Keizer Karel, voyant les gestes narquois du populaire au bout de la ruelle, comprit aussitôt, et s'inclinant, demanda :

— « Mais pourquoi pleurer toute l'eau de ton corps ? » Le fou se mit à geindre, et ravalant ses larmes : « Hélas ! L'impératrice, ma femme, m'octroye de raides coups de brosse, cela sans répit ! Et chaque jour mon noble dos reçoit sa pitance !... »

— « La méchante femme ! » s'exclama Keizer Karel, qui, bénévole, saisit le fou par le bras, et lui souffla dans sa trompe d'eustache :

— « Moi aussi je suis Empereur !... et j'enseignerai douceur et charité à la ribaude !... »

— « Crois-tu ? » dit Cattor ahuri.

— « Allons !... » répliqua Keizer Karel.

Et de commun, ils arrivèrent dans la Stoelenstraat où Cattor avait gîte. Le fou soudain eut ses jambes

paralysées, et tremblant comme feuille au vent, suivit à grand'peine son ami à l'étage. Au fond d'une chambre puante trônait la redoutable comère, moustachue comme un chien-marin et tenant son balai tel une hallebarde. Les deux hommes entrant, elle se mit à glapir :

— « Te voilà, fou !... qu'est ce second que tu amènes ?... »

Keizer Karel dit :

— « Femme, calmez-vous, je suis l'Empereur !... »

Dwaze-Mie, à ces mots, bondit comme diable goupillonné. — « Comment ! » hurla-t-elle « encore un qui se prétend Empereur !... Mais tous les fous de la terre se rencontrent !... » Et faisant tourner son balai, elle tapa sur le dos de l'intrus, lequel en hâte dévala vers la rue, tandis que Cattor hurlait d'épouvante et chiait plein ses chausses.

Le soir, tout endolori, Keizer Karel dit l'aventure aux nobles de son conseil, qui moult en rirent. Mais songeur, il acheva : « On voit de vrais Empereurs malmenés par leur peuple, tel ce fou par sa femme !... Soyons prudent et sage !... »

MICHEL DE GHELDERODE

L'HISTOIRE COMIQUE DE

Keizer Karel

TELLE QUE LA PERPETUERENT JUSQU'A NOS JOURS LES
GENS DE BRABANT ET DE FLANDRE TEXTE INTEGRAL
ET DEFINITIF. MIS EN IMAGES PAR ALBERT DAENENS
A L'ENSEIGNE DU CARREFOUR, AU CENT SOIXANTE-
QUATRE DE LA RUE DE L'INTENDANT. A BRUXELLES
AN DU SEIGNEUR MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS.

